

au foyer domestique; plus que cela, c'est une conquête nationale. Je dis nationale et je maintiens le mot. Car il importait avant tout de faire un grand effort, un effort magique, capable de secouer l'apathie qui nous tenait depuis si longtemps insensibles sous sa verge pesante et qui avait fait de Québec une ville oubliée parmi toutes les autres. Et qu'est-ce que Québec? Québec, c'est la ville historique par excellence, c'est en quelque sorte un temple où l'âme aime à se retremper aux sources d'un passé honorable, d'un patriotisme éclairé. Sa position, au point de vue géographique, commercial et industriel, est admirable. Le fleuve qui lui fait face et qui lèche la base de son vaste promontoire, est un défi à la tempête et une perpétuelle invitation aux milliers de navires qui viennent tous les ans y abriter leurs cargaisons et déposer sur les quais qui bordent ses rives, les nombreux envois destinés à nos marchands importateurs. Avouez-le. N'était-il pas humiliant pour la ville de Québec de se voir ainsi reléguée au second plan, elle qui avait fait rêver Champlain dans ses immortelles conceptions?

Mais, grâce à Dieu, nous avons racheté d'un seul coup cet affaissement commercial et industriel qui aurait pu nous être funeste, et Québec peut désormais défier les autres villes dans les combats de la civilisation et du progrès.

La paroisse de St. Roch, surtout, va bénéficier de cette gigantesque entreprise, du moins momentanément; car elle se trouve au centre des opérations préliminaires, et c'est dans son voisinage que l'on se propose de construire les immenses magasins et les sheds nécessités par la construction de cette voie ferrée. Ceci est d'un heureux présage pour ce populeux faubourg, qui reconquerra sous peu ce qu'il avait déjà perdu en prospérité et en bien-être. Il était temps; car cette vaste localité se dépeuplait d'une manière alarmante. L'émigration était à l'ordre du jour. On se hâtait de fuir le sol natal pour demander à un pays étranger le pain de la subsistance. Les chantiers, naguère si bruyants, ne retentissaient plus du chant des travailleurs. Une fatale inertie avait remplacé l'activité fébrile des anciens jours.

A présent, l'aurore qui se lève, annonce que nous faisons route vers des temps meilleurs.

Où, une nouvelle ère semble se lever pour la cité de Québec. Une rayonnante vision a passé devant nos yeux, et nous ne sommes plus les mêmes. Chacun cherche le moyen de faire disparaître cet état de malaise et de gêne qui enlève le progrès et cause cette nonchalance commerciale que tout le monde déplore. La signature de ce contrat fait renaître l'espérance dans les cœurs, et tous sont convaincus que c'était la dernière planche de salut qui nous restait.

Que Dieu veuille entretenir longtemps et toujours, au cœur de nos concitoyens, ces aspirations toujours vives, toujours renaissantes, vers le progrès, vers l'abondance, vers le drapeau qui flotte, sans tache et pur, sur nos têtes, et nous serons sauvés.

J'aurais encore mille choses à vous dire sur ce sujet, mais je m'aperçois que j'ai dépassé les limites d'un article ordinaire, et je m'empresse de finir.

L. P. H.

Québec, 12 avril 1872.

LÉGENDES DES FORGES ST. MAURICE.

Cher lecteur, vous aimez sans doute les vieilles légendes du moyen-âge! Eh bien! dans vos voyages de touriste sur la rive nord du St. Laurent, je vous conseille de suivre quelque jour la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux des Trois-Rivières, et de vous rendre à ce nid qu'on appelle le Poste des Forges St. Maurice. Rien ne sent plus la légende que ce village. Lorsqu'on arrive au bord de la côte qui borne son horizon, et qu'on aperçoit, au pied, ces maisons longues et sombres, groupées autour d'un fourneau qui annonce plus d'un siècle d'existence; lorsqu'on regarde ce manoir qui rappelle les châteaux du moyen-âge, on se demande si l'on n'est pas sous le coup d'une illusion; si, au lieu d'un village canadien, on n'a pas sous les yeux un tableau qui nous retrace le lieu de quelque scène qui ont effrayé et charmé notre jeune imagination.

L'isolement où se trouvent les Forges St. Maurice, par suite de la mauvaise qualité du sol environnant, cette petite rivière qui ne se gonfle jamais et ne tarit jamais, qui paraît limpide, et dont les vases engloutiraient l'imprudent qui voudrait se baigner dans le cristal trompeur de ses eaux, les flots noirs du St. Maurice qui se précipitent avec un sourd murmure, la savane qui s'étend d'un côté avec son impénétrable fourrée, le coteau qui s'élève de l'autre côté comme une imprenable muraille, tout fait de ce village un des endroits les plus mystérieux du Canada.

Mais, le soir, lorsqu'on voit les flammes qui s'élèvent continuellement à plusieurs pieds au-dessus du fourneau, et répandent une lumière blafarde sur tout le village; lorsqu'on voit sous cette lumière les travailleurs errant comme des fantômes autour de leurs vieilles habitations, avec leurs vêtements noircis par le charbon et la fumée, et surtout lorsqu'on pense qu'il y a quelques années, le village était tout environné de plusieurs lieues d'épaisse forêt, on se sent l'imagination surexcitée, et l'on se dit involontairement: "il doit s'être passé ici des choses étranges." Il s'en est passé en effet, et pour connaître ces choses-là vous ne serez pas obligé de faire cent lieues: interrogez le premier-venu du village, il vous en contera de terribles. La génération nouvelle n'a rien vu par elle-même, et cela n'est pas surprenant; la demeure propre et moderne du Dr. Beauchemin, et la chapelle qui s'élève en face de cette maison semblent en effet nous dire que la religion et la civilisation ont pénétré dans les Forges, et que leur contact a fait fuir les apparitions et les sabbats d'autrefois.

Un jour, je cheminai vers St. Boniface avec le père Comeau, un bon vieux du temps passé; nous arrivions à l'endroit appelé la Pinière, à quelques arpents seulement des Forges.—Père, lui dis-je, il paraît qu'il s'est passé autrefois, dans ces endroits-ci, bien des choses extraordinaires.—Cui, monsieur, des choses comme on n'en voit plus aujourd'hui. Dans ce temps-là, le chemin des Forges passait, tout le long, au milieu d'une épaisse forêt, je me rappelle bien d'avoir vu ça dans ma jeunesse.

—Connaissez-vous alors le Poste des Forges?—Si je le connais? Oui, je vous en assure. C'est proche de la Pointe-du-Lac, ma paroisse, et puis je venais souvent travailler là, il y avait toujours de l'ouvrage, et l'on avait de si bons prix.

Dans les mortes saisons, nous n'avions rien de mieux à faire que de venir y gagner quelques sous.—Avez-vous eu connaissance vous-même des choses extraordinaires qu'on raconte.

—J'ai eu connaissance de certaines choses, mais pas de toutes, j'étais encore trop jeune dans le temps; mais le plus vieux de mes frères a tout vu cela de ses yeux, tout entendu de ses

oreilles.—Comme ça vous devez au moins avoir entendu raconter ces faits bien souvent; ne pourriez-vous pas me les rapporter, cela abrégérait le chemin?—Vous pourriez en trouver de plus savants que moi là-dessus, car je n'ai pas une bien bonne mémoire; mais enfin je vous raconterai volontiers ce dont je me souviens.

L'origine de tout ce qui arriva ainsi aux vieilles Forges se trouve dans une difficulté survenue entre M. Bell, propriétaire du Fourneau, et Mlle Poulin, des Trois-Rivières.

Mlle Poulin avait aux environs des Forges des terrains couverts de superbes érables, et M. Bell faisait couper ces érables pour en faire du charbon. Elle voulait l'empêcher comme de raison; mais c'est en vain qu'elle lui fit procès sur procès, elle ne put jamais rien gagner. Mlle Poulin n'était pas des plus dévotes; puisque, dit-elle, je ne puis pas même empêcher les autres de prendre ce qui m'appartient, je donne tout ce que j'ai au diable! Elle n'avait pas d'héritiers, et elle mourut sans faire de testament, se contentant de répéter: "je donne tous mes biens au diable! Ils ne jouiront pas en paix de ce qu'ils m'ont volé!"

Le diable prit cette donation au sérieux, et depuis ce moment il se mit à agir en maître sur les terrains qui environnent les Forges et dans les Forges même; la vieille semblait aussi quelquefois venir en personne jeter la terreur au sein de la population.

Deux femmes s'en allaient à pied du côté de la ville; elles étaient un peu en-deça de la Pinière, lorsque tout à coup elles aperçurent quatre hommes qui portaient une tombe. C'était une chose bien étrange; mais ce qui était plus étrange encore, c'est que ces hommes ne suivaient pas le chemin, ils s'enfonçaient dans le bois. Les deux femmes n'eurent pas peur d'abord; mais l'une d'elles ayant dit: "c'est Mlle Poulin qu'ils portent en enfer!" toutes deux furent saisies à l'instant d'une telle frayeur, qu'elles s'enfuirent à toutes jambes vers les Forges et renoncèrent à leur voyage. La nouvelle en un moment fit le tour du poste; tout le monde en parlait, et tout le monde avait peur.

Comme pour confirmer ce récit, on commença bientôt à voir chaque après-midi, un homme qui se promenait sur le bord du coteau, un papier à la main, semblant tenir ses comptes. On le voyait parfaitement, et personne cependant ne pouvait lui distinguer les traits du visage. C'était comme une ombre. Il n'avait pas, à proprement parler, de couleur; mais s'il eût fallu lui en donner une, on se serait accordé à dire qu'il était noir. Bien longtemps on vit cet homme mystérieux se promener ainsi chaque après-midi; et jamais personne n'osa aller lui adresser la parole. Les commères ne manquaient pas de dire que c'était un gardien que le diable avait mis sur ses propriétés, et qui tenait ses comptes.

Mais l'endroit où il y eût plus de bruit, ce fut au troisième coteau, à la Vente-au-diable, comme on appelle cela encore aujourd'hui. C'était précisément ce terrain qui avait été légué au diable; aussi les démons y tenaient leur sabbat. A un certain endroit, ceux qui passaient le soir, voyaient un grand feu, et une quantité de personnes autour du feu; ils entendaient des bruits de chaînes, des hurlements, des cris de rage, ou des éclats de rire à faire sécher de frayeur. Ils s'entendaient appeler, ils entendaient des blasphèmes horribles; vous comprenez que les pauvres voyageurs après avoir vu ou entendu de semblables choses, se rendaient aux Forges plutôt morts que vifs. C'était devenu une chose bien terrible que de se voir obligé de passer là durant la nuit, on avait peur d'y passer même le jour, et personne ne voulait plus aller bucher en cet endroit.

Il est arrivé que le diable se montrait bien inoffensif et semblait prendre plaisir à amuser les passants. Un dimanche, par un des froids les plus piquants du mois de janvier, les gens des Forges s'en allaient à la messe aux Trois-Rivières; arrivés à la Vente-au-diable, ils aperçurent un homme qui était occupé à se faire la barbe, auprès d'un arbre. Il était en manches de chemise, tête nue, et se mirait dans une petite glace suspendue à l'écorce de l'arbre par une épingle. Les gens ne purent s'empêcher de rire en voyant une pareille farce, mais ils ne doutèrent pas que c'était le démon à qui il avait pris fantaisie de venir faire le drôle.

Presque tous ceux qui passaient à la Vente-au-diable avaient quelque avarie dont ils se souvenaient longtemps. Souvent, par exemple, les chevaux s'arrêtaient, tout à coup, comme s'ils eussent eu les quatre pattes coupées, et plus moyen de les faire repartir! C'était bien terrible de se trouver pris comme cela, en pareil endroit, surtout durant la nuit. Mon Dieu, je frémis, rien que d'y penser! On dit pourtant qu'ils avaient un moyen infailible de faire partir les chevaux, vous allez rire, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cela, on me l'a conté cent fois: ils viraient leur bride à l'envers, et aussitôt les chevaux partaient comme à l'épouvante.

—Père, lui dis-je, il faut avouer que le moyen est passablement singulier, mais je ne vous accuserai pas d'avoir inventé cela, car j'ai moi-même entendu rapporter la chose bien des fois.

—Vous voyez, reprit-il, qu'il y avait beaucoup de choses étranges sur le Chemin des Forges; mais aux Forges même, le démon avait pris une espèce d'empire. Pendant longtemps il y avait chaque soir un gros chat noir qui venait se coucher au pied du fourneau, à un endroit où il n'y a pas moyen de résister une minute, tant la chaleur est épouvantable. Il restait là plusieurs heures de suite, les pattes appuyées sur le courant de crasse (gangue) qui coulait du fourneau. Les travailleurs essayaient de l'envoyer; ils lui donnaient des coups de barre de fer: le chat aussitôt se renflait le poil, et devenait plus gros qu'un demi-minot. La peur s'emparait des hommes, ils le laissaient tranquille, et alors le chat revenait à sa grosseur ordinaire. Dans ce temps-là, c'était la façon d'aller passer un bout de veillée au fourneau, de sorte que tous les gens du poste ont vu ce fameux chat bien des fois. Quand il était resté longtemps, il se levait et, au lieu d'aller sortir par la porte, il semblait entrer dans le fourneau et disparaissait.

Vous savez que les flammes s'élèvent toujours au-dessus de la cheminée du fourneau; eh bien! on voyait un petit bonhomme qui allait s'asseoir sur le bord de la cheminée et qui restait là, souvent, une grande partie de la nuit.

Je me permets ici d'interrompre le récit du Père Comeau.

—Puisque le diable était à se montrer si souvent que cela, c'est donc que les gens des Forges étaient bien méchants!—Il y avait des méchants, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il venait là des gens de toutes les parties du pays, mais le grand nombre étaient d'assez bons chrétiens, qui se distinguaient par une grande foi. Ils ne faisaient pas leurs devoirs religieux aussi fidèlement que les gens des autres paroisses, mais il leur était impossible de faire mieux que cela. Il est arrivé des scandales parmi eux, mais assez rarement.

Le défaut des femmes était de médire, de sacrer, de se chi-

canner entre elles, de se crier des sottises d'une porte à l'autre. Le défaut des hommes était de blasphémer et de tenir de mauvais discours. Les mauvais discours se tenaient surtout par les jeunes gens qui se réunissaient au fourneau, ce qui explique peut-être la présence du chat dont je vous ai parlé.

Il arrivait aussi, je crois, que le bon Dieu permettait ces apparitions-là pour effrayer les gens et les retenir dans le devoir. Ils avaient besoin de cela peut-être, ils étaient si isolés, si loin des prêtres!

Un samedi soir, le bourgeois des Forges avait organisé un grand bal. Les travailleurs s'y trouvaient presque sans exception.

On était sur le dimanche; il n'y avait plus dans les Forges que les deux ou trois hommes nécessaires au fourneau, les portes et les fenêtres étaient fermées et barrées; et chez le bourgeois les danseurs s'en donnaient de leur mieux, au son du violon.

Tout à coup, les portes et les fenêtres des Forges se trouvent ouvertes, et le gros marteau commence à battre boum, boum, boum, comme si l'on eût été en plein lundi. Les deux ou trois personnes restées au fourneau et les plus proches voisins coururent voir ce que c'était. Ils aperçurent un homme qui avait une jambe sous le gros marteau, et qui tournait cette jambe sur un sens et sur l'autre, pendant que le marteau battait, absolument comme on fait d'une barre de fer que l'on veut écrouir. Les flammèches s'échappaient en quantité, et la jambe s'allongeait comme si elle eût réellement été de fer rougi. Les spectateurs ne s'en tenaient plus d'épouvante. Cependant il se trouva un homme assez brave pour s'avancer et essayer de pénétrer dans les Forges, mais au moment où il arrivait dans la porte, tout se trouva fermé et barré comme auparavant. Il s'éloigna; les portes se rouvrirent et le marteau recommença à battre.

On courut avertir le bourgeois. Il vint promptement et put tout voir de ses yeux; il essaya de pénétrer dans les Forges, mais la porte se trouva fermée et le marteau arrêté. Il donna ordre aussitôt de faire cesser la danse. Chacun s'en retourna chez soi bien effrayé, et l'on n'entendit plus rien le reste de la nuit.

Il y eut encore un autre fait du même genre. Les charretiers avaient pour habitude, du moins quelques-uns d'entre eux, d'aller chercher un voyage de mine le dimanche au matin; on disait que c'était nécessaire afin qu'il y en eût assez pour alimenter le fourneau pendant toute la journée.

Un dimanche, au soleil levant, plusieurs charretiers s'en allaient chercher des charges avec leurs voitures à quatre roues et à deux chevaux.

Arrivés au haut de la côte, ils rencontrèrent quelqu'un qui venait déjà avec une charge.

Cet homme était assis sur le devant de sa voiture, mais il avait son chapeau tellement sur les yeux que personne ne pouvait lui voir le visage. Les charretiers se mirent à l'insulter: "Tu t'es levé bien matin; je crois que tu as passé la nuit en garouage. Qui est-tu? Réponds donc, vilaine bête!"

Le charretier noir ne disait mot; mais arrivé dans la côte, au lieu de faire un demi-cercle pour entrer dans le village, il s'avança tout droit, et disparut dans le précipice.

(A continuer.)

MINIÉ.

LE TREMBLEMENT DE TERRE CALIFORNIEN.

Un Français écrit de Lone Pine au *Courrier de San Francisco*:

Le télégraphe vous a fait part de nos malheurs; nous dansons littéralement sur le volcan en voie de formation. Le 28, à 3 h. du matin, nous avons été réveillés par une forte secousse de tremblement de terre venant de l'ouest. Les secousses se succédaient avec précipitation, et avec une force croissante, il était tout à fait impossible de se lever—on n'aurait pu se tenir debout; puis, au bout de vingt secondes, il se fit un craquement effroyable, suivi d'un coup qui produisit un son mat; c'était toutes les maisons bâties en adobes ou en pierres qui venaient de s'écrouler. Les murs de ma chambre étant tombés en dehors, je ne reçus que quelques égratignures; je me dégageai facilement et sortis sans avoir eu le temps de me vêtir. Arrivé dans la rue, les secousses étaient si fortes, que je fus forcé d'attendre trois minutes avant de pouvoir aller porter secours à mes six enfants, couchés dans une même chambre. J'arrive et m'aperçois que trois des murs sont tombés dans la chambre, que les lits ont cédé sous le choc et que mes six enfants sont sous les décombres. Je m'engage alors sous la toiture qui recouvre les débris de murailles; mais les secousses sont si fortes que je me vois forcé de sortir à plusieurs reprises pour ne pas me trouver pris moi-même. Arrivent trois de mes amis, échappés au danger; ils m'aident et vingt minutes plus tard nous avions sorti les enfants. Mais, oh! douleur! la dernière sortie n'était plus qu'un cadavre!

Mercredi, pendant que les survivants enterraient les morts, le cimetière était dans un état de frémissement continu, interrompu de temps à autre par des secousses plus distinctes.

A un moment, alors qu'on était en train d'enterrer une famille de cinq personnes, composée de la mère, de ses trois enfants et d'un cousin, une secousse plus forte que les autres combla la fosse et fit affaisser de six pouces le terrain environnant, sur lequel se trouvaient les personnes qui assistaient à la funèbre cérémonie.

Pas une maison en adobes n'est restée debout; les maisons en bois n'ont pas souffert, mais tout ce qui était sur les rayons, dans les magasins, a été jeté à terre par les secousses; il y a eu énormément d'objets brisés.

A Independence, chef-lieu du comté, situé à 20 milles plus au nord, toutes les maisons en adobes sont aussi démolies. Au Fort Independence, qui est à 3 milles plus au nord, la moitié seulement des maisons en adobes sont tombées.

Un petit lac qui existait à quatre mille au sud du village, a disparu. Les eaux de la rivière Owens ont aussi considérablement diminué; la diligence traverse maintenant à gué là où quelques jours avant on trouvait encore une profondeur de deux brasses. En revanche, un grand creek, très rapide, a fait son apparition dans un endroit où l'on n'avait jamais aperçu une goutte d'eau.

Il y a une nuance entre la colère de la femme et celle de l'homme. L'homme en colère s'arrache les cheveux; la femme préfère arracher ceux de son mari.

PAS DE CARTES.—Selon un éditeur de l'Ouest, les mots "pas de cartes" que l'on met souvent au bas des avis de mariage, signifient qu'il est inutile d'envoyer des cartes en présent, les nouveaux mariés ne jouant pas au "poker."